



*Pasquier, del.*

*Nouveau Journal des Dames.*

*Rue Meslée, N<sup>o</sup>. 28.*

*Robe et Courban de Gaze Cachemire, orné de chevet franges en Or.*

NOUVEAU  
JOURNAL DES DAMES,

ou

*Petit Courrier des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec une romance en musique et sept gravures par mois, savoir : trois de modes françaises, dont une d'homme, deux de modes allemandes et anglaises et deux portraits de femmes célèbres. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger.—On s'abonne au Bureau du *Nouveau Journal des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 28; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n<sup>o</sup>. 23; PAINPARRE, PONTTHIEU, au Palais-Royal, Charles MALO, rue des Fossés-Montmartre, n<sup>o</sup>. 14, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

## MODES.

DES velours et des pluches variées, des chapeaux de satin, des toques de toutes façons, tantôt ornées d'un oiseau de paradis, d'une aigrette ou de plumes de fantaisie; voilà ce qui annonce, dans un cercle, que l'hiver commence : des robes de cachemire blanc et de couleur à manches courtes, dont les bordures sont peu élevées et terminées par une frange prise dans l'étoffe même; quelques robes de gaze, garnies de satin, sont pour les soirées de cérémonie : alors la coiffure doit être à la grecque, formée de cheveux et de bandes de couleurs analogues, disposées par nœuds ou mêlées avec les cheveux; peu de fleurs; des ceintures terminées par un ample chou de ruban fixé à la taille : telles sont les modes les plus remarquables pour l'instant.

Les pelisses reprennent faveur; mais on les fait très-simples et presque toutes sans fourrures, on en a reconnu l'abus: leur pesanteur écrase les manches qui doivent être très-courtes et fort bouffantes. La couleur des pelisses doit être grise claire pour les femmes à équipages, et pour celles à pied, de satin noir bordé d'un liseré ponceau, ce qui les fait nommer *pelisses à la Malbrough*. On en a remarqué à la sortie du spectacle quelques-unes en cachemire; on pense bien que celles-là ne courent pas le danger de devenir communes, et qu'elles ne sont portées que par l'élite des élégantes.

Les marchandes de modes emploient encore l'acier sur le velours noir; mais c'est moins général que l'an dernier.

Les hommes portent, en *manière* de souvenir, pour gilet de dessous, des gilets de couleur échappés aux ciseaux des couturières de leurs *Dames*. Une femme doit toujours acheter une aune de plus qu'il lui faut, si elle a un *cavaliero servante*. Un marchand, fort renommé, me disait il y a quelques jours, qu'il avait fourni, à l'une de ses plus jolies et de ses meilleures pratiques, douze aunes d'étoffes de plus qu'il ne lui fallait; il faut en conclure que cela devait faire un fort joli uniforme pour le *petit régiment* de cette dame.

~~~~~

LE morceau suivant est extrait d'un voyage inédit au Brésil et a été lu par l'auteur, M<sup>r</sup>. Ferdinand Denis, à la séance publique de l'Athénée, du lundi 29 octobre. Il a été accueilli avec tant de succès par l'assemblée nombreuse et brillante qui assistait à cette soirée, que nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en le transcrivant tout entier.

« Le lendemain les chants des guerriers nous réveillèrent; ils entonnaient l'hymne du matin, ils ont conservé cet usage de leurs pères, et l'on aurait dit qu'ils célébraient le soleil se dégageant lentement des nuages qui l'entouraient, pour répandre des flots de lumière sur les vastes forêts du Belmonte.

» Quelques *Machakalis* avaient préparé les barques pendant notre sommeil, et nous ne tardâmes pas à naviguer sur le fleuve: à mesure que nous avançons nous jouissons d'un spectacle plus magnifique; des arbres anciens comme le monde bornaient de tous côtés nos regards; mais leurs fleurs étaient

*Année 1821.*



*Litho. de C. Motte.*

*Laure.*

*(Nouv. Jour.<sup>l</sup> des Dames).*



aussi variées que leur feuillage, et l'œil ne pouvait se lasser d'admirer les formes qu'ils affectaient. Quelquefois une liane à fleur bleue venait couronner un palmiste élégant, et de vastes jacarandas, joignant au-dessus leurs branches énormes, formaient comme une arcade naturelle, sous laquelle on voyait briller une foule de colibris scintillans des plus riches couleurs.

» Il y a dans la nature une harmonie que les paroles ne sauraient exprimer; l'animal féroce fuit presque toujours les riens paysages, et l'aigle préfère ses rochers stériles aux campagnes cultivées; aussi les jaguars ne paraissaient-ils pas; mais souvent un cerf timide sortait tout-à-coup du feuillage, et fuyait avant que la flèche pût l'atteindre.

» Nous débarquâmes sur le rivage; les femmes avaient déjà présenté des armes aux guerriers; les chiens aboyaient d'impatience, et l'on n'attendait plus que les ordres du chef qui devait décider vers quelle portion de la forêt l'on se dirigerait. Rendons-nous au grand lac, dit-il; les bois immenses qui l'entourent nous promettent une chasse abondante; aussitôt l'on s'élança dans la forêt; mais alors un profond silence succéda aux bruyans accens des chasseurs, et l'on n'entendit bientôt plus que le chant plaintif et mesuré du serrador. Après des peines infinies, nous arrivâmes enfin au grand lac Juparanan; aussitôt que nous y fûmes parvenus, les chiens commencèrent à chasser; partout l'on voyait les Indiens courir avec légèreté, s'arrêter, prêter l'oreille, tendre leur arc et lancer dans le feuillage une flèche rapide que l'animal ne pouvait éviter. Bientôt des aboiemens terribles nous apprirent qu'un jaguar avait été lancé; les échos répétaient ses horribles rugissemens et les cris plaintifs des chiens qu'il immolait à sa rage: tout-à-coup il paraît; irrité sans doute à la vue de l'homme, il veut faire un dernier effort, s'élance contre un arbre, menace encore ses nombreux ennemis, et tombe aussitôt percé de vingt flèches, qui l'atteignent à l'épaule et lui arrachent la vie en lui ôtant la force de se défendre.

» Les innocens oiseaux ne sont pas plus heureux que cet animal aussi féroce que redoutable; dirigé par leur chant, l'Indien parvient à les surprendre: armé alors d'un arc à deux cordes, il leur lance avec force une boule d'argile et les prive

de l'existence, sans qu'un cri de douleur annonce aux autres le sort qui les attend.

» Cependant un soleil brûlant nous avertit qu'il faut nous livrer au repos : les femmes, instruites par leurs maris, vont chercher les animaux qu'ils ont tués; dirigées par de faibles traces, elles parviennent à les trouver, et on les voit bientôt arriver avec les chiens haletans, qui s'élancent autour d'elles en demandant le prix de leurs peines.

» Nous devons aller camper près de l'*Ohubec*, tributaire du Belmonte, et nous nous dirigeâmes vers nos barques. Une chasse heureuse avait fait oublier bien des fatigues, et l'on n'entendait vanter partout que le bonheur des Indiens. Étrange inconstance ! me dit le jeune chef; demain ils voudront cultiver la terre et me vanteront leur ancienne tranquillité.

« Nous remontâmes encore le fleuve, et je fus témoin d'un nouveau spectacle : une espèce de canal naturel, entièrement desséché à cette époque, présentait à nos regards une route sans bornes plantée d'arbres magnifiques. Des lianes qui s'étaient élancées jusqu'à leur sommet, retombaient en longues guirlandes de verdure, et venaient couvrir de fleurs les coloquintes sauvages dont le sable était tapissé. Des *jacutingas* à pattes écarlates, des *tacoaras* à longue queue, une foule de tourterelles égayaient encore ce riant paysage, et fuyaient à l'aspect des singes qui venaient dépouiller le jambeiro de ses pommes de rose. Mes regrets ne purent arrêter nos barques rapides, et je n'eus qu'un instant pour admirer cette belle solitude que les eaux devaient bientôt envahir.

« Le soleil allait disparaître lorsque nous nous décidâmes à débarquer; ses rayons mourans doraient encore la cime des forêts; des milliers d'insectes se jouaient à la surface des eaux, et le bruit de la grenouille mugissante avait remplacé le chant des oiseaux. Bientôt on ne vit plus à l'horizon qu'une barre éclatante qui se confondait parmi des nuages de feu; mais ce spectacle ne dura que quelques instans; des teintes d'oranger, de grès et de lilas parurent peu-à-peu sur un ciel d'azur, et nous avertirent que tout dans la nature allait se livrer au repos.

J'éprouvai alors que c'est dans le désert que l'harmonie exerce son pouvoir, et qu'un chant sauvage fait naître de profondes émotions. Les voix de nos Indiens se mêlant au

murmure des eaux, le cri de quelques moutons qui semblaient leur répondre dans l'éloignement, les accens plaintifs des *Guaribas* appelant leurs compagnes à l'heure où le jour finit; tout me faisait tomber dans une mélancolie dont on ne peut se défendre, et que l'on n'éprouve que dans la solitude.

« Après avoir encore navigué quelques instans, nous arrivâmes à l'endroit où l'on devait passer la nuit. Aussitôt les cabanes furent construites, les feux allumés; la canna-braba, le palmier épineux fournissaient les matériaux de nos simples habitations, toutes fermées en cônes arrondis et impénétrables à la pluie la plus violente, comme aux rayons du soleil le plus brûlant.

« Cependant nos Indiens avaient échangé différens objets contre de l'eau de vie de canne; ils commencèrent à boire, et le camp devint bientôt le théâtre de l'orgie la plus bruyante. Les femmes apportaient à tout moment d'énormes courges remplies de vin de manioc: on les voyait se disputer entre elles à qui les offrirait aux guerriers, et l'on entendait leurs voix glapissantes se mêler aux sons rauques du *Maraca*. Le chef commandait en vain quelque tranquillité dans la joie. Je suis le plus grand chasseur de la tribu disait un jeune Indien; le jaguar est moins terrible que moi, mes forces sont au moins égales à mon courage, et je suis redoutable à tous les guerriers. Un vieillard voulut s'avancer pour réprimer son orgueil; mais il trébucha en balbutiant quelques paroles, et des femmes qui l'aidaient à marcher, tombèrent à ses côtés sans avoir la force de le soutenir.

» A la fin tout se calma, et le sommeil vint rendre au camp la tranquillité la plus profonde.

## TRADUCTION LIBRE

DU DEUX-CENT-SOIXANTIÈME SONNET DE PÉTRARQUE,

Qui commence ainsi: *Valle, che de' lamenti miei se' piena.*

VALLON que je remplis de mes gémissemens,  
Ruisseau que tant de fois j'ai grossi de mes larmes,  
Solitaires forêts, animaux innocens,  
Qui passez dans l'amour des jours remplis de charmes;

Zéphyr qui dans ton sein recueilles mes soupirs,  
 Sentiers délicieux dont j'aimais la verdure;  
 Côteau riant qui fus témoin de mes plaisirs  
 Et qui vois maintenant les tourmens que j'endure;  
 Vous n'avez plus pour moi cet attrait enchanteur  
 Qui m'attirait vers vous au tems de mon ivresse.  
 Mon cœur est bien changé : l'excès de sa douleur  
 Lui fait haïr les lieux qu'il recherchait sans cesse.  
 Si je reviens encor parfois vous visiter,  
 Ce n'est que pour voler au tombeau de ma Laure;  
 Je la demande au bois qu'elle vient de quitter,  
 Et dans tous les objets je crois la voir encore.

P. T.

## LE DERNIER CHANT DU MÉNESTREL.

### BALLADE ÉCOSSAISE.

ALLAN-A-DALE a quitté le château de son seigneur; il abandonne pour toujours des lieux qui lui retracent de pénibles souvenirs, des lieux où ses yeux, affaiblis par les ans, ont vu disparaître, au printems de sa vie, celle dont les accords touchans de sa harpe avaient quelquefois adouci les noirs chagrins. Il s'éloigne, il va chercher loin de ce séjour des objets qui puissent faire diversion à sa douleur. Mais avant de pénétrer dans la sombre forêt qui se présente à lui, il détourne encore une fois ses tristes regards sur les murailles crénelées du château de Norham et sur le donjon élevé où flotte la bannière de son seigneur. Cette vue rappelle les larmes sur le bord de ses paupières humides; il lui semble assister encore à la dernière agonie de Thyrsa, et les angoisses poignantes du désespoir serrent douloureusement son cœur. Vingt fois il a essayé de chanter sur sa harpe sonore les vertus et les malheurs de cette jeune beauté descendue avant le tems dans la tombe silencieuse, et vingt fois les sons mourans de sa voix sont venus expirer sur ses lèvres. Bientôt les ombres descendent de la montagne et couvrent de leurs ailes obscures les tours de l'antique château de Norham. A mesure qu'elles disparaissent, la peine du vieux Ménestrel s'amortit. Déjà ses pleurs coulent avec moins d'abondance et ses pas commencent

à fouler la verte fougère. Il marche, dans les ténèbres, la tête inclinée vers la terre; sa blanche barbe, humectée par les pleurs, est collée contre sa poitrine. Appuyé sur le tronçon d'une lance, il poursuit lentement sa route à travers la forêt, prêtant attentivement l'oreille au mugissement du vent d'automne qui bruit dans le feuillage. Cette sauvage harmonie a je ne sais quel charme pour lui, elle le transporte, le captive tout entier et lui fait entendre, parmi les nuages qui s'entrechoquent au-dessus de sa tête, les soupirs de la tempête mêlés aux plaintes des guerriers qui ne sont plus. Il continue de marcher et arrive enfin sur les bords escarpés de la Tweed. Ses ondes noires, soulevées par le vent, se brisent avec force contre les rochers qui l'entourent; elle roule dans ses flots bourbeux les cadavres gigantesques de sapins qui naguère faisaient l'ornement de ses bords et que sa fureur a déracinés. Allan-a-Dale contemple avec une sorte de joie ce spectacle de destruction qui convient si bien à sa douleur: il se complait dans cette nature âpre et s'abandonne à la rêverie qu'elle lui inspire. Derrière lui, s'étend circulairement l'obscur forêt qu'il vient de parcourir; le lieu où il s'est arrêté est désert. Arraché à sa rêverie par le son religieux d'une cloche lointaine qui vient en expirant mêler son faible bruit à celui des eaux de la Tweed, le vieux Ménestrel se sent pénétré d'un saint respect; il tombe à genoux au bord du torrent et adresse au ciel d'humbles prières. Bientôt il se relève, suspend aux branches d'un sapin le plaid grossier dont il enveloppe sa vieillesse, s'assied sur la pointe d'un rocher avancée au-dessus de la Tweed; place sa harpe sur ses genoux, et préludant sur un mode plaintif et doux, il s'exprime en ces mots:

« O ma harpe fidèle! toi qui jusqu'à ce jour n'as retenti  
 » que pour célébrer les exploits de mon maître, toi qui dans  
 » les festins réjouissais les convives assis à sa table, par tes  
 » lays mélodieux, tu vas chanter aujourd'hui l'hymne des  
 » douleurs et prêter tes accords à de tristes récits. »

(*La suite au numéro prochain.*)

## THÉÂTRES.

THÉÂTRE-FRANÇAIS.

*Les Plaideurs sans procès.*

CET ouvrage piquant et spirituel ne peut manquer d'attirer la foule. L'auteur des *deux Gendres* est le véritable peintre des mœurs du jour. La pièce n'a qu'un défaut ; c'est d'être bâtie sur une base un peu faible ; l'intrigue ne comportait peut-être pas trois actes ; aussi en est-il résulté que malgré les traits sans nombre dont est semé le dialogue, quelques scènes ont paru longues ; car on se lasse du trop d'esprit. Au moyen de plusieurs coupures indiquées à l'auteur, par ses véritables amis, les *Plaideurs sans procès* sont sûrs de gagner leur cause ; le succès n'a pas été contesté ; mais avec de légers changemens, il peut être des plus brillans. Dans cette vue nous rendrons compte d'une des représentations suivantes, et c'est alors que nous donnerons un analyse complet de la charmante pièce de M. Étienne. Monrose qui remplit le rôle d'un jeune avoué, l'*adonis du palais*, a trop montré l'intention de faire oublier qu'il joue quotidiennement l'emploi des valets ; et au premier acte, il est un peu tombé dans la manière, c'est-à-dire, qu'il a mis dans son jeu trop de finesse et de papillotage ; mais dans les deux derniers actes, il s'est aperçu de sa méprise et a retrouvé son aplomb et sa verve accoutumée. Devigny, qui fait le vicil avoué, a eu quelques bons momens ; mais qu'il se débarrasse de ses perruques à trois marteaux et de son habit de velours, il ne perdra pas son tems ; s'il veut faire quelque tems de promenade dans la salle des pas perdus, il y verra que nos avoués modernes, même les plus vieux, ne ressemblent pas du tout, *sous le rapport du costume seulement*, aux procureurs que Fagan et Dancourt ont montré sur la scène. Nous n'avons qu'un reproche à faire à M<sup>me</sup>. Tousez qui, d'ailleurs, a joué d'une manière plus que satisfaisante le rôle dont elle était chargée, et mon observation tombera seulement sur le costume ; il est comme celui de Devigny, beaucoup trop antique, ou si l'on aime mieux, pas assez de nos jours. Pour Michelot et Firmin, il n'y a que des éloges à faire de leur excellent ton de comédie, et de leur talent.

A. D.

---

 Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N<sup>o</sup>. 46, au Marais.

